

Morale Hypothétique

ET

Morale Humaine

THÉORIQUE ET PRATIQUE

*Conférence donnée pour la Ligue pour l'action morale
à la Maison du Peuple de Lausanne*

le 5 décembre 1902

PAR

M. le Dr AUGUSTE FOREL

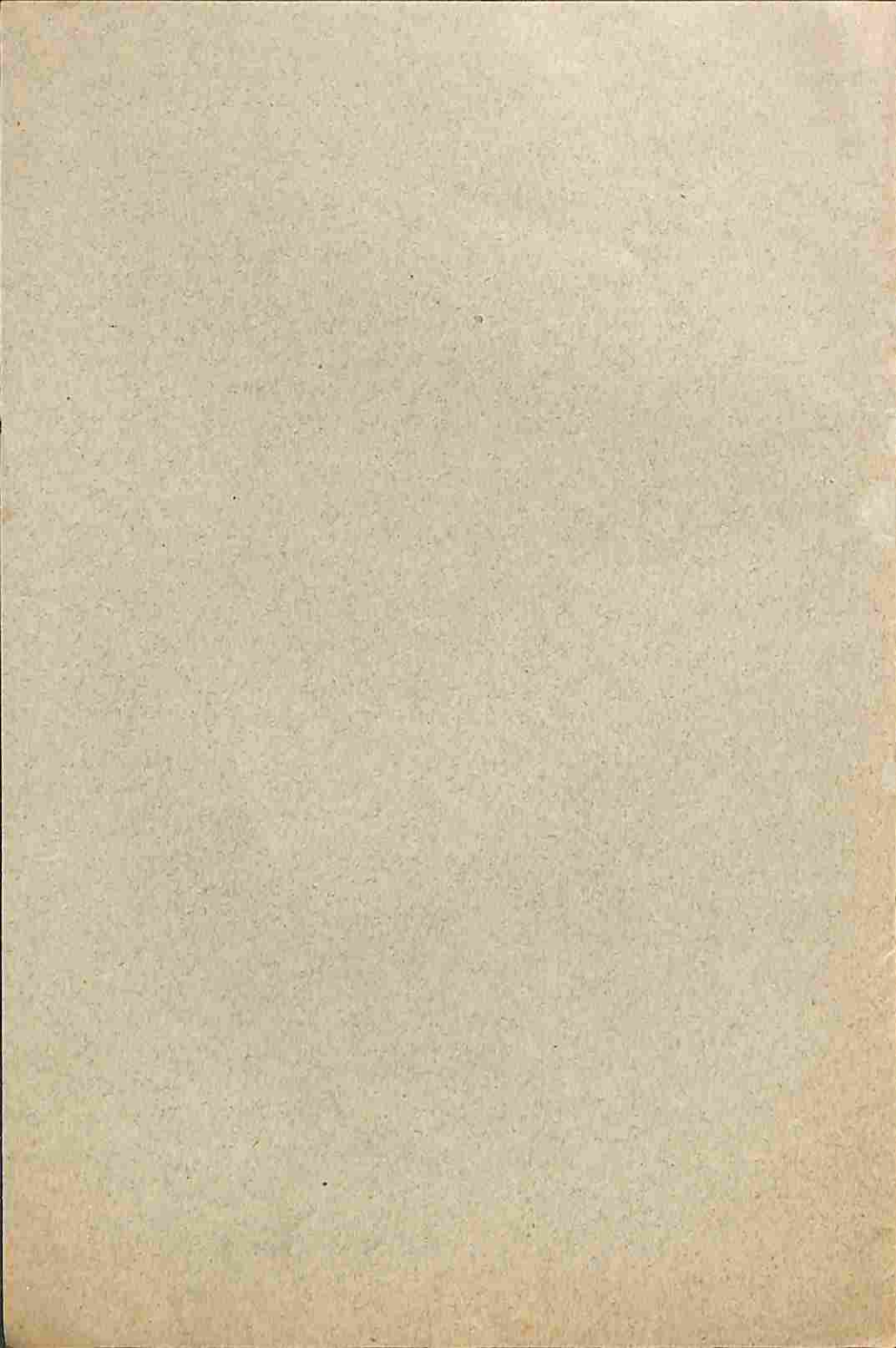
ANCIEN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE ZURICH



LAUSANNE

F. PAYOT & C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1903



Morale Hypothétique

ET

Morale Humaine

THÉORIQUE ET PRATIQUE

*Conférence donnée pour la Ligue pour l'action morale
à la Maison du Peuple de Lausanne*

le 5 décembre 1902

PAR

M. le Dr AUGUSTE FOREL

ANCIEN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE ZÜRICH



LAUSANNE

F. PAYOT & C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1903

LAUSANNE — IMPRIMERIE G. AMACKER, RUE DES DEUX-MARCHÉS

Morale Hypothétique et Morale Humaine

THÉORIQUE ET PRATIQUE

On aime à mettre en opposition, l'une avec l'autre, la théorie et la pratique. En réalité, cette opposition n'est que partielle et relative. Il faut distinguer en outre entre hypothèse et théorie, ce qu'on fait trop peu. L'hypothèse est échafaudée sur des comparaisons et des inductions. Elle peut être plus ou moins probable selon la solidité de ses bases. Là où les bases théoriques sûres font défaut, on a, en science, le droit d'admettre comme prouvée, jusqu'à preuve du contraire, l'hypothèse qui peut s'accorder avec tous les phénomènes connus, et comme probable, s'il y en a plusieurs, celle qui s'accorde le mieux avec eux.

La théorie pure, elle, ne doit pas être une hypothèse. Elle ne doit que rendre un compte exact de l'enchaînement des phénomènes pour permettre, selon les cas, de les reproduire ou de les prédire. La théorie du siphon permettra *toujours*, si on l'applique sans erreur, de construire un siphon, et la théorie de l'éclipse *toujours* de prédire à coup sûr une éclipse. Cependant, ce *toujours* est relatif, car la théorie du siphon dépend de la pression atmosphérique et cessera d'être applicable si celle-ci cesse, et une perturbation astronomique imprévue pourrait arriver et empêcher la production d'une éclipse prédite. On peut donc dire, en somme, que loin d'être en antithèse avec les phénomènes à base réelle, que nous avons l'habi-

tude de nommer faits, la théorie n'est que l'expression de leur coordination dans notre cerveau-âme.

Nous disons phénomènes, car nous ne connaissons les faits supposés réels que par la comparaison entre eux des phénomènes de nos sens, selon lesquels ils nous apparaissent. Ainsi l'hallucination est un phénomène qui nous trompe et nous fait percevoir des images ne correspondant pas à des faits réels. Le fait réel qui la cause est une irritation particulière de notre cerveau. Or, nos observations sont constamment faussées par des phénomènes moins frappants, mais apparentés avec l'hallucination, phénomènes qui tendent à fausser nos jugements. Pressez sur le coin externe de votre œil, et vous verrez de l'autre côté un arc lumineux. Cet arc n'est pas dû à des rayons lumineux, mais à la compression de votre rétine par votre doigt. Eh bien, chacune de nos perceptions est à notre insu combinée avec des jugements inconscients, résidus de perceptions antérieures associées. — La preuve la plus éclatante en est donnée par l'aveugle-né, guéri subitement par une opération. Il ne voit d'abord qu'un gâchis de couleurs et ne perçoit ni la forme nette, ni la distance des objets qui l'entourent.

Mais partout où la base sûre et complète nous fait défaut, toute théorie devient incomplète et ne peut se passer d'hypothèses comme aide. Ici la certitude devient variable, selon la dose hypothétique qui vient grever la théorie d'un ensemble de faits. Or, toutes les sciences de la vie ont à leur base une grande inconnue : le mécanisme même de la vie protoplasmique, si tant est que le terme de mécanisme puisse être appliqué à la vie, car son explication dite mécanique n'est encore qu'une « *hypothèse très probable* ».

Notre psychologie, c'est-à-dire l'introspection de notre activité cérébrale, appartient aux sciences de la vie. Elle a donc une base toute grevée d'hypothèses, celle de la vie. C'est cependant sous son aspect que se forme dans notre cerveau toute notre *connaissance*. Il en résulte d'une façon

irréfutable que notre faculté de connaître est *relative* aux conditions de notre vie cérébrale. Nos connaissances ne sont que relatives ; nous ne connaissons que des relations, rien d'absolu. Tout ce qui lèse ou détruit notre vie cérébrale lèse ou détruit notre âme, notre faculté de connaître, de sentir et de vouloir. En outre, toutes nos connaissances n'apparaissant à notre introspection que sous les formes que leur font revêtir nos sens et les combinaisons qu'en opère et qu'en a opérées précédemment notre cerveau-âme, elles ne nous fournissent que des *symboles* de ce qui est hors de nous. Ce sont ces symboles que nous appelons phénomènes. Au sourd-muet, tous les symboles acoustiques manquent, à l'aveugle-né tous les symboles visuels. Leur cerveau-âme se dédommage cependant en travaillant et en utilisant d'autant plus finement dans ses représentations, son imagination, ses émotions et ses volitions, les symboles des sens dont il dispose encore. C'est donc tout notre travail mental, les émotions et les volitions incluses, qui fait l'objet de notre introspection dite consciente, c'est-à-dire de la psychologie.

L'exactitude absolue des mathématiques repose simplement sur le fait qu'elles ne nous fournissent que des égalités abstraites. Dès que leur objet devient concret, cette exactitude absolue cesse. Elles ne sont qu'une simplification d'égalités complexes, une autre façon de dire la même chose. Si je dis $2 + 2 = 4$, c'est absolument vrai, mais si je dis ces deux pommes-ci sont égales à ces deux pommes-là, ce n'est pas vrai, car les quatre unités sont inégales entre elles. Si je dis deux grammes égalent deux grammes, c'est encore absolument vrai. Mais deux grammes de plomb n'égalent pas deux grammes de fer, ni même deux autres grammes de plomb, car leur structure, soigneusement examinée, laissera percevoir de petites différences physiques, chimiques ou autres.

Toute science concrète n'est donc que l'expression plus ou moins exacte de relations symbolisées à nos sens par le monde extérieur. Nous ne connaissons et ne pouvons

connaître rien d'autre. Mais si nous savions être plus modestes dans nos aspirations, nous trouverions que c'est déjà bien beau et qu'il est présomptueux de vouloir savoir tout ou rien. Cette dernière exigence n'est que l'oreiller de la paresse et de l'ignorance.

Or, si le domaine des sciences de la vie est toujours plus ou moins embarrassé d'hypothèses qui le rendent moins sûr que celui de la mécanique, de la physique et de la chimie, que dire du domaine inaccessible à nos sens, du domaine de l'au-delà, de la métaphysique? La métaphysique est le domaine du « pourquoi » et du « comment » de l'Univers. Quelle est la puissance universelle, le Dieu qui régit le monde? Quelle est sa nature, son but, le levier qui a créé l'énergie? D'où vient-elle? Où va-t-elle? A-t-elle commencé? Finira-t-elle? L'espace est-il infini ou fini?

Quelqu'un a dit que vouloir essayer de se représenter Dieu c'était blasphémer. Il n'avait certes pas tort. Toute métaphysique se heurte à l'incapacité absolue où nous sommes de nous faire la moindre représentation de l'inconnaissable de l'Univers. Toute notre science physique est basée sur la loi de la conservation de l'énergie conçue sous forme d'atomes. Cette loi dit simplement que rien dans ce monde ne se crée ni ne se perd, c'est-à-dire que toute forme et quantité d'énergie n'est que la transformation d'une autre, de quantité égale, qui l'a précédée, et qu'aucun atome ne se perd.

Cette loi tient ferme jusqu'ici; mais personne ne sait ce qu'est l'énergie ou ce qu'est un atome. Ce sont des conceptions ou hypothèses de l'esprit humain pour expliquer les phénomènes qu'il perçoit et leur enchaînement, que nous appelons « loi naturelle ».

Derrière les mots énergie ou force-atome, se cache la Toute-Puissance inconnue de l'Univers.

Donc tout système dit métaphysique, c'est-à-dire toute conception de l'au-delà de l'esprit humain, tombe dans ce qu'on a appelé l'égoïsme ou l'anthropomorphisme,

ou bien dans le cercle vicieux, c'est-à-dire que l'homme fait Dieu à son image et ne peut faire autrement, ou bien qu'il se paie de mots vides de sens. Il est donc clair que dans ce domaine on peut plus ou moins tout croire et qu'on ne peut rien prouver. En résulte-t-il qu'on ait le droit d'accepter comme faisant loi et surtout d'imposer à d'autres une croyance métaphysique, c'est-à-dire un dogme religieux, surtout lorsque la dite croyance est en contradiction flagrante avec les données évidentes du domaine de la connaissance? Nous croyons que non. Notre esprit est toujours enclin à arrondir et à borner le domaine du connu à ce qu'il sait lui-même, c'est-à-dire à confondre ce qui *lui* est inconnu avec l'inconnaissable. La métaphysique court les rues; chacun a la sienne et veut l'avoir, c'est-à-dire que chacun se fait de l'inconnaissable une conception plus ou moins enfantine et matérielle, à laquelle il croit et qu'il aime à imposer aux autres. Aussi les religions et les métaphysiques ont-elles de tout temps empiété sur le domaine de la science et posé certains dogmes avec la prétention d'interdire que la science y touche.

Tel le dogme du soleil satellite de la terre, avant Copernik et Galilée, tel le dogme de la création indépendante des espèces animales et végétales, avant Lamark et Darwin, tel le dogme de l'âme essentielle, indépendante du cerveau, aujourd'hui encore.

Tous ces dogmes se rapportent à des objets accessibles à nos sens ou à notre esprit. Pourquoi en faire l'objet de dogmes métaphysiques? Malgré la torture de Galilée, les religions ont dû reconnaître que la terre n'est pas le centre du monde, mais l'humble satellite d'une petite étoile, dans une nébuleuse quelconque. Malgré toutes les indignations qui ont sévi contre Lamark et Darwin, la filiation directe des espèces végétales et animales et leur évolution ne peuvent plus être mises en doute (lors même qu'on les fait encore dans nos écoles). Et le bûcher sur lequel a péri Giordano Bruno n'empêchera pas la reconnaissance scientifique de l'identité psycho-physiologique du cerveau-

âme de triompher des superstitions et des inconséquences qui nous ont régis jusqu'ici dans ce domaine si complexe de la connaissance humaine qu'on appelle psychophysio-
logie, c'est-à-dire rapports de l'âme introspectée avec l'activité cérébrale étudiée du dehors.

Partant de ces données fondamentales de toute philosophie qui ne joue pas sur les mots, demandons-nous ce que c'est que la *morale* ou *éthique*. Dégagée autant que possible de toute hypothèse, la morale est, théoriquement, l'étude de ce qui est bien et mal et, pratiquement, le devoir de faire le bien et d'éviter le mal... — Mais, qu'est-ce que le bien et le mal ? Non seulement les uns considèrent comme bien ce que d'autres croient mal, mais un vers célèbre, que Goethe met dans la bouche du diable, conserve toujours sa terrible vérité, en quelque sens qu'on le tourne :

Ich bin ein Theil von jener Kraft
Die stets das Böse will und stets das Gute schafft.

(Je suis une partie de cette puissance qui veut toujours le mal et fait toujours le bien.) — Mettons « qui fait souvent le bien lorsqu'elle veut le mal » et nous aurons une image fidèle de la relativité de la morale humaine.

En effet, l'inverse est aussi vrai, car la puissance qui veut le bien fait presque tout aussi souvent le mal.

Et, brochant sur le tout, une analyse un peu attentive nous montre que le même fait, la même action peut être bien pour l'un et mal pour l'autre. Lorsqu'un loup mange un agneau, c'est bon pour le loup et mal pour l'agneau. Nous-mêmes ne pouvons vivre sans détruire d'autres vies animales ou végétales. L'argent que je gagne sort de la poche d'autrui sans toujours lui profiter, et ainsi de suite. Donc la morale est relative. Notre faculté de connaissance ne nous fait découvrir nulle part un bien absolu, ni un mal en soi. Tout au plus, arrivons-nous, par « échange de sagesse et de bons procédés », à nous faire les uns aux autres le moins de mal et le plus de bien possible, c'est-à-

dire à nous faire le moins possible souffrir physiquement et mentalement les uns les autres, en améliorant par nos efforts nos conditions mutuelles d'existence. Et encore ceci n'est-il possible que si nous limitons les notions de bien et de mal au genre humain, en faisant foin en gros des conditions de l'existence des autres êtres. Il est même bien difficile d'étendre honnêtement la notion du bien social à toutes les races humaines actuelles, car quelques-unes sont à la fois si prolifiques et de qualité si inférieure, que si on les laisse bénévolement et pacifiquement pulluler parmi nous, sans aucune précaution, elles nous auront bientôt fait disparaître et la barbarie la plus atroce, qui est dans leurs instincts, recommencera, amenée par un excès de morale hypothétique de notre part, c'est-à-dire de sens moral appliqué à une fausse hypothèse.

Il résulte de ces simples considérations que, humaine-ment parlant, nous ne pouvons concevoir qu'une morale relative qui consiste théoriquement à définir véridiquement, c'est-à-dire scientifiquement, le bien social et pratiquement à l'appliquer, à le développer, à le faire triompher. Ce bien social, qui exige l'éducation de la bonne volonté et des sentiments altruistes de chacun, ne peut s'obtenir par des sentences, mais seulement par l'action, par l'exemple, par la vie même. A ce point de vue, l'éducation donnée dans les nouvelles écoles (Landerziehungsheime) du Dr Lietz, à Ilsenburg-Haubinda, et de Glarisegg, en Suisse, est d'un effet admirable, cent fois supérieur à toutes les leçons théoriques de religion et de morale, ainsi qu'à tous les sermons et à toutes les remontrances.

Le couronnement le plus élevé de l'action morale est le travail au bien des générations futures.

Tout cela n'est possible que par une lutte sans trêve ni repos contre l'égoïsme, l'ignorance et l'indifférence, lutte qui exige de nombreux sacrifices et qui ne peut avoir lieu sans léser de nombreux égoïsmes individuels, ni par conséquent sans susciter des haines et de violentes oppositions. La charité, même la plus pure, commence toujours

par être suspectée, par susciter l'envie, la haine, la jalousie. Elle doit donc escompter la chose d'avance.

En effet, l'humanité actuelle s'est développée, comme le prouvent à n'en pas douter l'histoire et l'ethnographie, sur les décombres sanglants d'une lutte sans merci qui a duré au moins pendant des milliers d'années entre des peuplades ennemies. Ces guerres incessantes n'étaient pas faites pour développer l'altruisme humanitaire dans l'âme-cerveau des humains, et il ne faut pas s'étonner si la bête féroce est si forte en nous. Certains animaux sociaux, tels que les insectes sociaux, les castors, etc., ont l'instinct social du dévouement à la communauté et de l'abnégation du moi individuel bien plus développé que l'homme, c'est-à-dire que *leur égoïsme est bien mieux adapté à leur altruisme*. En effet, l'altruisme n'est pas une antithèse de l'égoïsme. Autant il est faux de vouloir baser l'ordre social sur la reconnaissance exclusive de toutes nos passions égoïstes actuelles, autant il est absurde de leur opposer un ascétisme exagéré et contre nature représentant un faux idéal de l'altruisme. En dégorgeant le miel de son estomac à ses compagnes, l'abeille ou la fourmi en jouit. En sacrifiant sa vie à la communauté, elle satisfait à un instinct altruiste qui la passionne. L'homme ne peut-il pas jouir en donnant autant qu'en prenant, et le martyr qui meurt pour sa patrie, sa famille, sa foi ou la science ne satisfait-il pas quelque chose en lui ? Cherchons tous les moyens capables d'adapter peu à peu le genre humain avec son égoïsme encore si tigre et si apathique à la fois, à un altruisme ou instinct social noble et généreux, alors nous préparerons sur la terre, à nos descendants, un paradis relatif. Mais les progrès rapides de la civilisation et des moyens de transport ont devancé de beaucoup ceux de l'évolution lente de notre âme-cerveau. La solidarité humaine, l'altruisme et la vie sociale s'imposent trop rapidement à des âmes-cerveaux mal adaptées et mal préparées à une fraternité qui répugne à leurs instincts exclusifs et individualistes. Le socialisme s'impose à la société,

mais l'anarchisme, par contre-coup, représente la réaction du tigre en nous ! Voilà pourquoi la morale humaine nous impose une lutte ardue contre la bête féroce dans l'homme, lutte qui exige à la fois une forte connaissance, de plus en plus approfondie, des conditions de la vie humaine et une persévérance inébranlable jointe à la foi dans l'avenir de notre race.

Si l'on m'objecte que la science nous laisse incertain sur l'avenir de notre race et pousse beaucoup d'hommes au pessimisme, je répondrai qu'un médecin qui hésite dans le diagnostic d'un malade entre une maladie curable et une maladie incurable a le devoir d'agir comme si la première seule entrait en ligne de compte, car s'il ne le fait pas, il néglige son premier devoir envers le malade. Si le malade meurt malgré ses efforts, il aura au moins la satisfaction du devoir accompli. Mais s'il abandonne le malade à son sort, il aura le remords que laisse toute lâcheté chez un être qui possède une étincelle de sens moral ou social, c'est-à-dire de conscience.

Or, quoi qu'on en ait dit, le mobile de la vraie morale chez l'homme n'est ni la croyance en Dieu, ni la crainte de l'enfer, ni le désir du paradis. Ce mobile, c'est un instinct social inné, naturel, héréditaire, qui s'est développé déjà chez les animaux sur la base des rapports mutuels et de l'aide mutuelle des deux sexes et de leurs produits, c'est-à-dire de la famille, puis des alliances provoquées chez certains animaux par un danger commun ou des intérêts communs. Nous voyons les hirondelles et les corneilles faire preuve de solidarité en attaquant un oiseau de proie qui les menace, la femelle défendre ses petits, le mâle défendre sa femelle, les abeilles et les fourmis sacrifier leur vie à la communauté. A la base de cet instinct se trouvent des sentiments de sympathie instinctive pour l'objet du sens moral, pour le conjoint, les petits, les membres de la communauté, et d'antipathie pour celui ou ce qui fait du tort à cet objet. Chez les insectes sociaux, pareil instinct s'est développé et adapté à un tel point que,

confondu avec leur égoïsme, il est devenu pour eux une condition absolue d'existence. Une fourmilière composée de fourmis immorales qui se tromperaient, se voleraient et se tueraient les unes les autres serait vouée à une rapide disparition.

Si l'on comprend bien la portée de ce fait, on comprendra que la morale est basée sur le sens ou instinct social. Mais alors, qu'est cet instinct social chez l'homme ? Nous venons de le voir : il est incomplet. S'il était complet, nous n'aurions pas plus besoin de lois, ni de gouvernements, que les fourmis ou les abeilles. Les lois et les gouvernements sont des artifices produits par l'ingéniosité de l'âme-cerveau humaine, pour compléter et corriger l'insuffisance de ses instincts sociaux, c'est-à-dire de son sens moral, pour étayer de murs notre manque de mobiles moraux. A mon humble avis, la morale dite religieuse (pas le sentiment religieux proprement dit) n'est qu'un mur semblable, édifié sur un article de foi métaphysique qui menace de punir l'action antisociale et promet récompense à l'acte social.

Mais la diversité des hommes est immense. Il y en a de très altruistes (peu, hélas !) et d'autres qui tiennent plus du tigre que de l'abeille et auxquels le sens moral fait presque absolument défaut. C'est une erreur terrible et incommensurable dans ses conséquences que de croire qu'on puisse infuser le sens moral ou la conscience par des préceptes, par l'éducation ou par une conversion à celui qui en est absolument dépourvu. Tout ce que les actions éducatives, morales, religieuses, etc., peuvent, c'est de développer ou réveiller le sens moral dans les âmes-cerveaux où il a été endormi ou mal éduqué par manque d'activité ou par mauvaise éducation. Mais, malgré tout, l'homme né très altruiste devient altruiste, c'est-à-dire bon dans tous les milieux, et l'idiot moral complet, par hérédité et naissance, devient mauvais et criminel dans les milieux les plus moraux et les plus sanctifiés. Le mouton de Panurge, situé entre deux, subit du plus au

moins l'influence bonne ou mauvaise de son entourage et se comporte en conséquence, mais en somme ses mobiles moraux sont faibles.

L'évolution des êtres nous montre que parmi les facteurs évolutifs de leurs tendances et de leurs caractères la sélection joue un rôle immense. Dans les grandes transformations surtout, d'autres facteurs ont sans doute agi. Mais la sélection artificielle prouve clairement son action fondamentale sur les caractères des races et variétés d'une même espèce. Cela nous suffit pour comprendre à quel point nous avons besoin d'une sélection humaine dans le sens altruiste. Je ne puis entrer ici dans ce vaste sujet. Il suffit de l'indiquer.

Mais ici l'on nous arrête. Très bien, nous dit-on, vous avez défini une morale humaine, relative, une morale d'incrédule, de libre penseur. Vous avouez votre impuissance à réaliser une morale absolue. Mais nous, croyants orthodoxes, chrétiens de diverses confessions, nous autres islamites convaincus ou juifs orthodoxes, nous avons une toute autre morale que vous. Nous croyons que Dieu s'est révélé à nous, hommes, et nous a dicté directement ses lois morales, inspirées à des prophètes. Notre notion de la morale ne consiste pas à faire le bien social, tel que croit le reconnaître la science humaine, mais à exécuter les ordres de Dieu, tels qu'ils nous ont été dictés dans ses commandements. Dieu nous a créés libres, nous enseigne la révélation, libres de pécher ou de ne pas pécher. Si nous péchons, c'est notre faute ; c'est le diable, l'esprit du mal, qui agit en nous et se révolte contre Dieu.

Nous ne voulons pas discuter ici la logique du péché originel, ni comment elle s'accorde avec l'idée de liberté. Nous ne voulons pas demander comment un Dieu sensé tout-puissant et absolument bon peut supporter à côté de lui un « esprit du mal », ni comment il a pu créer un être entaché de péché originel et se consumant vainement, malgré sa prétendue liberté, à désirer le bien et à faire le mal. Ce sont des questions de foi métaphysique. Nous

constaterons simplement que ce que l'orthodoxe croyant appelle péché; c'est-à-dire ce que le libre penseur moniste appelle les instincts égoïstes de l'homme encore insuffisamment adaptés à la vie sociale, est la plus grande cause des souffrances de l'humanité, et que les deux camps peuvent s'entendre pour le combattre. Notons en passant que beaucoup de « péchés » sont dus à des instincts pervertis et maladiés provenant d'anomalies cérébrales.

Les commandements attribués à Dieu sont assez divers et loin d'être d'accord entre eux, si nous les prenons à la fois dans le Coran, dans les livres de Moïse et dans le Nouveau Testament, encore moins si nous y ajoutons les Vedas et d'autres religions. Mais c'est le propre de chaque dogmatique religieuse de condamner la croyance des autres et de leur jeter l'anathème. Pas n'est même besoin de sortir du christianisme, ni même du protestantisme, pour trouver des interprétations très diverses des lois morales. Les pratiques de certaines sectes protestantes sont considérées par d'autres comme immorales. La confession auriculaire, le célibat des prêtres, les ordonnances de Liguori, le mensonge ordonné dans certains cas par l'Eglise catholique romaine sont autant d'ordonnances considérées comme immorales par le protestantisme, tandis que le catholicisme romain considère comme immoral le divorce, en général le mariage des prêtres et bien d'autres choses admises par la morale protestante. Le Jehovah des Juifs, que Jésus n'a nullement renié, permet à un père de vendre sa fille comme esclave, règle et ordonne même, dans certains cas (Exode, ch. 21), l'esclavage, permet la polygamie (Deutéronome, ch. 21), ordonne la vengeance par le talion et une foule de pratiques cruelles que notre morale actuelle condamne.

Transformé par la religion de Jésus en Dieu d'amour, ce même Jehovah devient plus tard miséricordieux; il pardonne et ordonne l'amour du prochain et des ennemis. Cependant, il n'abolit pas encore l'esclavage, ni les eunuques. Ces derniers progrès moraux vinrent plus tard.

Si nous examinons d'un peu plus près les commandements des religions juive et chrétienne, nous y trouvons deux sortes d'ordonnances morales. Les unes sont des devoirs directs envers Dieu, les autres des devoirs envers les hommes, mais attribués à l'inspiration divine.

Dans le décalogue, les deux premiers commandements ont rapport à Jehovah seul. Il ordonne sous menaces au peuple qu'il protège spécialement, à l'exclusion des autres, c'est-à-dire au peuple juif, de l'honorer de telle et telle façon. Le premier commandement interdit l'adoration d'autres dieux et les images taillées. Il comprend cependant un fait humain d'hérédité qu'il est bon de noter. L'iniquité des pères est punie sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération. Cela correspond fort bien aux faits de la reproduction des tares héréditaires chez les descendants et à la régénération qui se produit au bout de quelques générations. Le troisième commandement (repos du sabbat), quoique basé aussi sur le repos de Dieu après les six jours de la création, contient une mesure humainement bonne et sage, celle d'un jour de repos sur sept.

Quant aux commandements 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, ils concernent uniquement et essentiellement les rapports des hommes entre eux et sont semblables aux lois morales et sociales de la plupart des peuples et des religions. On pourrait cependant en ajouter beaucoup d'autres, ainsi :

Tu ne réduiras pas ton prochain en esclavage ;

Tu mentiras le moins possible et tu éviteras l'hypocrisie ;

Tu ne tortureras pas ton prochain ;

Tu ne vendras pas ta fille et tu respecteras la femme à l'égal de l'homme ; etc., etc.

Si l'on objecte que l'époque était barbare et encore trop peu avancée pour de pareilles notions, nous demanderons si c'était une raison pour que Dieu lui inspirât des coutumes barbares, du moment où l'on considère les lois mosaïques comme d'inspiration divine.

Dans le Nouveau Testament, nous trouvons réunis en un deux commandements additionnels de Jésus, commandements qui offrent la même subdivision.

1^o Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, de toute ton âme et de toute ta pensée ;

2^o Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Le premier, de nouveau, concerne Dieu seul qui, cette fois, n'est plus jaloux, ni menaçant, mais veut être aimé, sans toutefois renoncer aux peines de l'enfer pour les pécheurs qui ne s'humilient pas. L'idée du sacrifice humain pour calmer le courroux de Dieu contre ses créatures se retrouve du reste dans celle du sacrifice de la vie de Jésus, comme dans celle du sacrifice d'Isaac par Abraham et dans toutes ou presque toutes les religions dites païennes.

Mais le deuxième commandement de Jésus, ou, si l'on veut, la deuxième moitié de son commandement, est essentiellement humaine. C'est l'altruisme pur, l'*homo sum et nihil humani a me alienum puto* (je suis homme et rien d'humain ne peut m'être étranger). Jésus le développe dans toutes ses conséquences avec une profondeur admirable pour son époque. Il en fait la base de la religion de l'amour, et c'est ce commandement de l'oubli de soi-même, du sacrifice de l'égoïsme au bien social, à autrui, qui a fait la puissance morale de l'idée chrétienne.

Il y a cependant un cheveu à ce commandement de l'amour du prochain. Cette abnégation du moi, cette humilité allant jusqu'à l'aplatissement complet de la personnalité dans la confession des péchés de celui qui se déclare « incapable par lui-même d'aucun bien », elle a une récompense promise. C'est toujours l'idée de la peine et de la récompense, telle que nous l'appliquons, hélas ! encore dans nos écoles. L'élus aura la vie éternelle dans le Royaume des cieux. Donc ce n'est pas une abnégation pure ; ce n'est pas un amour sans tache, mais « en travaillant pour les autres ici-bas, on se fait sa place au ciel ». Une fervente chrétienne me dit un jour : « Croyez-vous que je me

« dévouerais comme je le fais, si je n'étais pas sûre d'avoir « ma place au ciel à côté de notre Seigneur ! » — Cette femme-là, elle au moins, était sincère dans son égoïsme et non hypocrite comme tant d'autres, qui le pensent, comme elle, sans oser l'avouer.

C'est peut-être le moment de rappeler ici que le sentiment religieux et le sens moral sont deux choses différentes qu'il ne faut pas confondre. Nous avons parlé des véritables origines héréditaires du sens moral, origines adaptées à la vie sociale. En fait, ces origines agissent en nous sous forme de sentiments instinctifs de sympathie, de commisération, de devoir.

Le sentiment religieux est aussi un sentiment, mais il a une autre origine. Il est fils de la crainte, de la peur de l'inconnu, de la mort, des puissances occultes supérieures. C'est pourquoi l'on voit les peuples primitifs adorer la foudre, le feu, la forêt, l'eau, les astres, dont les mystères les épouvantent ou les intriguent et auxquels ils attribuent une âme en en faisant des divinités. De là l'idée du sacrifice pour apaiser le « courroux » de ce Dieu qu'on craint. C'est donc le sentiment de la faiblesse, de l'impuissance, de l'instabilité de la vie et de son insécurité qui engendre le sentiment religieux et l'idée religieuse. Selon que les divinités sont sensées propices ou néfastes à l'homme, on leur donne les attributs du bien ou du mal, de Dieu ou du Diable, mais souvent on les réunit en une, ce qui est plus philosophique.

Voilà pourquoi le sentiment religieux est si inégalement réparti chez les hommes, puissant chez les uns, faible ou nul chez les autres. Consolant ou terrifiant selon les natures et les dispositions momentanées, il est surtout le refuge des âmes faibles et, en général, des faiblesses et meurtrissures du sentiment. Je parle naturellement du véritable sentiment religieux et non pas des croyances, affichées ou vraies, basées sur l'autorité, la tradition, la dialectique, la mode, les intérêts, etc.

Débarrassé des superstitions, de l'ignorance et de la

suggestion, le sentiment religieux de l'homme cultivé en revient à celui de la faiblesse et de l'impuissance de l'homme devant les mystères du monde et de sa vie, ainsi que devant les vicissitudes de cette dernière. Le confondre avec le sens moral est donc commettre une erreur fondamentale.

Dans le « Bulletin de l'Union pour l'action morale », du 1^{er} décembre 1902, M. A. Darlu écrit à ce sujet :

« Enfin, la morale nous parle avec autorité de nos devoirs. Qu'a-t-elle à nous dire quand, le devoir à peu près rempli, nous retombons désespérés sur nous-même? « Il y a des malheurs si grands dans la vie, qu'il n'y a pas pour eux de consolation sur la terre.

« Le besoin de l'unité spirituelle (ou intérieure), le besoin de l'affranchissement du mal, le besoin d'une consolation à notre misère, voilà les principaux sentiments qui inspirent la conscience religieuse. »

A cela nous répondons :

Ce que vous entendez par conscience religieuse est en effet basé sur des sentiments de faiblesse et d'impuissance, souvent frères du désespoir. Nous ne voulons pas arracher de force leurs fictions métaphysiques à ceux qui y trouvent bonheur et consolation, mais nous ne pouvons admettre qu'elles soient imposées à la jeunesse par l'apparat d'un clergé, ni par l'éducation, et nous ne croyons pas qu'elles doivent servir de direction à cette dernière, ni à la vie. La « morale » humaine ne parle pas seulement de devoirs ; elle nous fait toucher du doigt la douce satisfaction que procurent le bien fait aux autres et à l'ensemble, le renoncement et le support. Et c'est ainsi qu'elle nous console et nous affranchit du mal par la modestie, qu'elle nous enseigne cette dernière en nous apprenant à ne pas trop exiger de la vie et à ne pas compter sur un royaume éternel, en un mot à ne pas faire graviter le monde autour de notre moi et de sa soi-disant majestueuse unité, qui n'est que la fiction de l'égoïsme du cerveau agrandi d'un singe.

Quant aux malheurs trop grands pour trouver de con-

solution sur la terre, nous nous permettons d'ajouter : trop grands pour ceux qui — par suite d'une éducation étroite et égoïste — ont concentré toutes leurs pensées et leurs affections soit sur eux-mêmes, soit sur quelque personne ou quelques personnes de prédilection, lesquelles sont devenues tout pour eux. Or c'est précisément cet exclusivisme des sentiments affectifs qu'une vraie morale doit combattre dans l'éducation humanitaire. Elle doit habituer l'homme, dès son enfance, à vivre non pour un, mais pour tous, non pour le passé, mais pour le présent et le futur, non pour les morts, mais pour les vivants, et lui apprendre à se résigner au malheur individuel par le travail social, ainsi qu'à la perspective de la mort. Une éducation qui encourage systématiquement la crainte et les superstitions, la terreur de l'enfer et le désir de récompenses au ciel, est une éducation malsaine.

Quelque forme que l'homme croie devoir donner à ses idées sur le Dieu inconnaissable, il y a, même au point de vue du sentiment religieux, un terrain d'entente : la résignation à la souffrance, encouragée par l'espoir en une humanité meilleure et plus heureuse, espoir que donne tout travail au bien social.

Cela dit sans ambage, nous pouvons diviser les hommes en deux catégories : ceux qui croient à une révélation directe et personnelle à l'homme d'un Dieu considéré comme personnel et ceux qui n'y croient pas ou du moins qui en doutent. Nous avons vu que pareille révélation ne peut se représenter à notre esprit qu'humainement — aussi toutes les croyances à une révélation revêtent-elles un caractère extrêmement humain et matériel, malgré les miracles et les esprits prétendus sans corps dont elles sont accompagnées, miracles et esprits qui s'expliquent aujourd'hui clairement par l'Hypnotisme et la Psychopathologie.

Or, il est certain que toute croyance à une révélation implique des commandements directs de Dieu à l'homme, commandements que la science ne peut admettre sans contrôle, tandis que, d'autre part, la révélation divine

exige, pour pouvoir être crue, une croyance aveugle et une soumission absolue, condamnant d'avance tout ce que la science pourra dire, dès que cette dernière sera en contradiction avec ses dogmes ou textes déclarés inspirés par Dieu lui-même. *Hic Rhodus, hic salta!* Tous les replâtrages transitoires des plus subtiles exégèses ne peuvent sortir de ce dilemme.

Il va sans dire qu'il faudrait encore que dans le camp orthodoxe on pût s'entendre sur ce qui est censé révélé et sur ce qui ne l'est pas. Et l'on sait que plus on étudie les sources, plus on trouve de copies et d'apocryphes, plus on découvre de dogmes chrétiens issus de religions plus anciennes (assyrienne, bouddhiste, etc.).

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que ceux qui croient fermement à une révélation divine autre que la divine nature qui nous entoure et ses lois qui nous régissent, c'est-à-dire à une révélation métaphysique ou surnaturelle, en concluent à un Dieu personnel extériorisé (poussant le monde du dehors), Dieu qui communique avec eux. Ne pouvant en concevoir d'autres, ils sont obligés de lui prêter des attributs humains, quelque peine qu'ils se donnent pour les idéaliser ou, si l'on préfère, à se croire faits à l'image de Dieu, et, trouvant leur salut dans une vie future, ils se désintéressent de leur vie terrestre. Des visions ou hallucinations crues surnaturelles viennent parfois, comme chez les spirites, leur confirmer leur foi. Ils subordonnent alors d'autant plus leurs devoirs envers les hommes à ce qu'ils croient être leurs devoirs envers Dieu. Et, par là même, leur notion de la morale prend une autre orientation. Remarquons cependant un fait important et topique. Il y a parmi les croyants des égoïstes et des altruistes. Si nous les observons, nous voyons les premiers se confiner avant tout dans la foi, dans les dogmes, dans la théorie de la morale, dans les devoirs envers Dieu, tandis qu'ils négligent leurs devoirs personnels envers leur prochain. Ils se posent partout en avocats défenseurs de Dieu et de la religion sur la terre. Ce sont les phari-

sieus du christianisme. Les altruistes, au contraire, se dévouent à leur prochain, n'insistent pas sur les dogmes et, tout en ayant leur foi, ne sentent pas tant le besoin de la préciser par des sentences, ni de se faire les avocats de Dieu. Laisant au Tout-Puissant le soin de se défendre lui-même, ils s'occupent surtout de leurs devoirs envers l'humanité malheureuse et souffrante.

Donc le caractère individuel du croyant, la prédominance héréditaire chez lui des sentiments égoïstes ou altruistes change considérablement l'orientation pratique de sa morale.

Passons maintenant à celui qui ne croit pas à la révélation divine ou qui en doute. Les croyants se hâtent de le traiter d'athée ou de matérialiste. C'est inexact. Tout d'abord, les personnes qui se disent elles-mêmes athées ou matérialistes ne se rendent pas compte qu'elles professent par là un dogme métaphysique aussi improuvable et privé de base scientifique que tout dogme religieux. Et elles n'ont pas même l'excuse de la foi qui renie la science, puisqu'elles prétendent se baser sur cette dernière ! En effet, comment peut-on nier Dieu, c'est-à-dire la Puissance ou Energie de l'Univers ? Ou comment peut-on le déclarer identique avec la notion unilatérale d'atome ou de matière qui n'est qu'une conception abstraite de l'esprit humain désignant le côté extérieur des phénomènes ? C'est tellement absurde que cela ne tient pas debout un instant. Seul un demi-savoir, vague et mal compris, peut faire croire aux héros de la mémoire, formés ou déformés par nos écoles, que la science soit capable de soulever le voile de la métaphysique. En ce faisant, il confond les relations symbolisées des objets qui nous entourent de près ou de loin avec l'infini et les « causes premières », comme on a très mal défini l'inconnaissable universel ou Dieu. En effet, une « cause » qui n'est pas causée elle-même ne peut s'appeler cause, au sens scientifique du mot. Tout ce que nous connaissons comme cause et effet ne sont en réalité que des actions et réactions de l'énergie universelle et

nous ne pouvons saisir l'énigme fondamentale qui se cache derrière ces phénomènes ; de même le terme d'intelligence, qui est l'abstrait de la mentalité humaine, ne saurait s'appliquer à la notion de Dieu.

Donc toute personne qui ne peut pas croire à la révélation divine, mais qui réfléchit et ne se paie pas de mots vides de sens, ne peut aboutir qu'à un vaste point d'interrogation, devant le Dieu inconnu... et inconnaissable, devant le Dieu de Giordano Bruno, dont l'action et l'existence ne se traduit à nous que par l'énergie universelle, tant reconnue indirectement au dehors par la comparaison des données de nos divers sens, qu'introspectée directement en notre conscience (*Bewusstsein*) par notre activité cérébrale. En effet, celui qui ne peut voir une révélation là où on veut la lui montrer, ne peut croire à un Dieu représenté comme poussant le monde du dehors et ayant des attributs personnels, c'est-à-dire humains.

Quelle sera la morale de cet « incrédule », de ce « libre penseur », disons tout d'un temps de ce « moniste » ou « agnosticien », rapproché du panthéiste ?

Tout d'abord, il ne pourra se soumettre aux commandements relatifs à ses rapports avec un Dieu prétendu extériorisé et qu'il ne peut connaître. Si tant est qu'il soit capable d'éprouver des sentiments vis-à-vis de son Dieu à lui, du Dieu inconnu et inconnaissable, ces sentiments seront purement contemplatifs. Il se résignera à ne pas savoir, admirera Dieu dans la nature, dans l'immensité qu'il aperçoit à peine, mais ne pourra plus ressentir de sentiments personnels d'amour, ni de haine pour lui. Sans avoir le droit de nier la possibilité d'une reproduction plus ou moins fidèle de son moi dans l'avenir, il n'y attachera pas d'importance. Se considérant comme une constellation passagère et partielle de l'univers, constellation fort variable même pendant le courant de sa vie, il attachera moins de valeur à sa personnalité que celui qui la croit immortelle et croit pouvoir se représenter un paradis éternel.

Nécessairement donc ses sentiments, ses aspirations émotionnelles se concentreront sur la vie humaine, sur les conditions de son existence sur la terre. Il y cherchera le plus de bonheur et le moins de malheur possibles. Et c'est ce que les croyants orthodoxes lui reprochent amèrement en l'accusant de ne pouvoir être qu'immoral et en insinuant qu'il ne peut avoir d'autre morale que celle du fameux « *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons!* ».

Si cependant, au lieu de faire de l'hypothèse *a priori*, nous observons la vie des libres penseurs et des douteurs, nous remarquons chez eux les mêmes catégories fondamentales de caractères que chez les croyants : des égoïstes et des altruistes. Il va sans dire que, chez les uns comme chez les autres, ces deux catégories sont relatives et pas absolues. Dans l'espèce il y a plus ou moins des deux chez chaque individu. Sans doute les esprits bas et inférieurs se limiteront à « jouir de la vie » à leur façon. Mais si nous enlevons aux croyants égoïstes leur masque pharisaïque, nous ne trouverons chez eux pas beaucoup plus, et leurs bonnes œuvres, qui sont comme un acompte payé sur la terre à la place espérée au paradis, n'ont qu'une valeur sociale bien douteuse. Si leur conduite est parfois plus correcte, sa valeur morale réelle n'en est pour cela guère plus grande. Nous ne croyons pas qu'une morale basée sur la terreur de l'enfer et l'espoir du paradis soit l'idéal d'une saine morale.

Mais il y a des « libres penseurs » ou monistes altruistes. Ceux-là ont un idéal moral, un sentiment du devoir social au moins aussi développé que celui des croyants. Instinctivement ils ressentent de la sympathie pour le croyant sincère et altruiste dont nous avons parlé, pour celui qui se dévoue, qui paie de sa personne, qui aime vraiment son prochain ou du moins le Bien social comme lui-même. Dans les milieux tolérants, nous voyons même les altruistes croyants et libres penseurs ou monistes travailler côte à côte au bien de leur prochain, sans se demander mutuellement raison de leurs croyances métaphy-

siques si disparates. Tous deux souffrent également du mal social, des haines politiques et confessionnelles, des ambitions et jalousies mesquines, des préjugés et rivalités de classe, de naissance, d'éducation et de nationalité. Tous deux désirent ardemment voir l'humanité plus heureuse, plus honnête, plus travailleuse, plus saine, plus instruite, plus simple dans ses goûts. Tous deux désirent voir l'amour triompher de la haine. Tous deux pratiquent selon leurs forces les commandements quatre à dix de Moïse et le second commandement de Jésus, en y ajoutant même de nos jours les règles plus élevées d'une morale plus adoucie que la Bible ne contient pas encore, c'est-à-dire en combattant l'esclavage sous toutes ses formes, la torture physique et morale, l'ignorance, l'alcoolisme et tant d'autres misères sociales encore admises comme allant de soi à l'époque du Christ. Pourquoi tous deux ne pourraient-ils pas travailler encore ensemble à l'élévation progressive de notre race, au bonheur de nos descendants?

Le libre penseur altruïste peut sans doute le faire sans aucune arrière-pensée. Un peu d'intelligence lui suffit pour sentir qu'une vie d'égoïste ne peut le satisfaire. Qu'on relise plutôt la jolie fable du colimaçon :

- « Sans ami comme sans famille,
- « Ici-bas vivre en étranger,
- « Se retirer dans sa coquille
- « Au signal du moindre danger.
- « S'aimer d'une amitié sans bornes,
- « De soi seul remplir sa maison ;
- « En sortir, suivant la saison,
- « Pour faire à son prochain les cornes.
- « Signaler ses pas destructeurs
- « Par les traces les plus impures,
- « Outrager les plus belles fleurs
- « De ses baisers ou ses morsures.
- « Enfin chez soi, comme en prison,
- « Vivre de jour en jour plus triste.
- « C'est l'histoire de l'égoïste
- « Et celle du colimaçon. »

Soit dit en passant, le fabuliste fait bien tort au pauvre vrai colimaçon en le prenant comme miroir de l'idiot moral humain.

La solidarité humaine devient de jour en jour plus patente. Il suffit de la faire vivre et sentir à notre jeunesse dans son éducation pour éveiller en elle les sentiments nobles et désintéressés qu'elle possède, au lieu de la rendre apathique et indifférente en ne faisant que farcir sa mémoire de faits encyclopédiques et de noyer ses sentiments dans le matériel de la vie, le vin et la prostitution. Pas n'est besoin de compter sur une place au paradis pour s'habituer à étendre les aspirations de sa vie au delà du moi, à jouir du bonheur des autres, du travail accompli, du bien qu'on a pu faire, des progrès intellectuels, moraux, artistiques et hygiéniques de l'humanité. La découverte du sérum antidiphthérique, celle des rayons de Röntgen ou de la télégraphie sans fil, les symphonies de Beethoven, les opéras de Wagner, les tableaux de nos grands peintres ont occasionné autant de jouissances profondes à tout homme capable de sentir. Tout ce qui élève l'humanité, élève chacun de ses membres. Les progrès de la civilisation ont rapproché infiniment les hommes les uns des autres sur le globe entier, en supprimant les distances et en mettant les livres et l'étude à la portée de tous. Trop peut-être, car il nous ont blasés.

Ce qui nous manque donc surtout, c'est la bonne qualité héréditaire des êtres humains, produits au hasard d'une déplorable sélection, et l'éducation de leur volonté et de leurs sentiments. Nos écoles et notre religion n'ont pas encore pu sortir notre peuple de la barbarie, c'est-à-dire de l'apathie, de l'aboulie et de l'ignorance. Leurs systèmes se sont survécus et ne sont plus adaptés à nos besoins actuels.

Que découle-t-il de la revue que nous venons de passer?

Il y a dans ce qu'on est convenu d'appeler Morale deux éléments disparates qu'il s'agit de distinguer :

1^o *Un élément absolument hypothétique, basé sur un*

article de foi en une révélation divine, ou sur des sensations subjectives extatiques, parfois sur des hallucinations. Cet élément se résume en devoirs envers Dieu dont le croyant croit avoir reçu des commandements directement inspirés.

2^o Un élément humain, accessible à notre connaissance et perfectible au moyen des progrès de la science et de l'adoucissement des mœurs, mais surtout à l'aide de la sélection et de l'éducation.

Or, nous avons vu que les religions ont mêlé ces deux éléments et ont en grande partie accaparé le monopole du second, qui n'est pourtant pas de leur domaine proprement dit, puisqu'il est de celui de la connaissance, des sentiments et de la volonté de l'homme. Nous avons vu que ce second élément est commun aux croyants et aux libres penseurs, que rien ne les empêche d'y travailler en commun, puisque sur son contenu il leur est en somme aisé de se mettre d'accord. Nous avons vu même que la morale humaine, qui revient à l'altruisme, à l'amour du bien de l'humanité, a, dans les deux camps des croyants et des libres penseurs, le même ennemi commun, qui est l'égoïsme mal adapté de la bête féroce et l'indifférentisme. Nous avons montré que selon la croyance réelle ou affichée d'un homme, ses tendances naturelles égoïstes ne font guère que changer d'habit.

Qui donc empêche tous les gens de cœur, qui veulent le bien social, d'y travailler en commun? Pourquoi chaque confession s'obstine-t-elle à vouloir monopoliser la morale pour son compte? L'intolérance est-elle de part et d'autre invincible? N'y aurait-il pas un intérêt immense pour tous à étudier, approfondir, expérimenter, pratiquer en commun tous les moyens d'améliorer les conditions et les qualités morales de notre peuple, indépendamment des convictions religieuses de chacun, indépendamment de l'élément dit divin de la morale religieuse, élément qui peut et doit être laissé honnêtement à chaque croyance, religieuse ou autre? Si, au lieu d'accentuer les divergences et les dissentiments, on s'appliquait à trouver les con-

cordances et les sympathies, on ferait sans aucun doute un meilleur ouvrage. Plus il y aura d'ouvriers à la recherche du bien et de la vérité dans le bien, non pas en discutant et dissertant sur les hypothèses, mais en mettant la théorie en pratique et en corrigeant la théorie par la pratique, plus la morale en profitera. Tel est le but de notre Ligue pour l'action morale.

Passons à quelques objections. On nous dit que la morale chrétienne étant basée sur le libre arbitre, ceux qui n'y croient pas ne peuvent travailler avec des chrétiens croyant à la révélation et à la liberté absolue de l'homme. Cette objection n'a de valeur qu'en apparence. L'hypothèse du libre arbitre est basée sur la sensation subjective de liberté que possède l'homme. Que la science et la philosophie prouvent ou ne prouvent pas que ce libre arbitre est une illusion et qu'en réalité nos volitions se confondent avec des activités cérébrales déterminées, cela ne change absolument rien au sentiment que nous avons, car nous ne pouvons en aucun cas saisir tous les fils des causes de notre volonté. Comme, en outre, si la science démontre que nos résolutions et leurs réalisations sont mues avec des activités cérébrales, cela ne préjuge en rien la question essentiellement insoluble de la prédestination absolue ou de la non prédestination (fatalisme ou non), qui est une question métaphysique, il en résulte qu'en pratique la chose a peu d'importance. En effet, l'orthodoxe, même le moins transigeant, ne peut nier que notre volonté ne soit enchaînée, dévoyée, affaiblie, gâtée par une foule d'agents physiques et autres, tels que l'alcoolisme, la folie, l'hystérie, l'hypochondrie, la suggestion, les passions, les chagrins mêmes. En luttant donc en commun pour combattre ces causes, nous n'avons aucun besoin de nous disputer sur l'hypothèse du libre arbitre absolu ou relatif.

Une autre objection est la suivante : le croyant à la révélation attend tout de la conversion et rien du reste. Dieu peu tout, l'homme ne peut rien. Il ne peut donc s'intéresser à une action soi-disant morale provenant d'incon-

vertis et de libres penseurs. Mais alors, si l'homme est incapable par lui-même d'aucun bien, comment peut-on le déclarer libre? Un être qui par lui-même ne peut rien n'est pas libre. Ce sont les déterministes qui seraient bien plutôt en droit de dire que nous ne pouvons rien. Mais le déterministe n'est pas fataliste et, se contentant de constater l'identité de certaines énergies cérébrales avec nos volitions, il ne prétend pas que nous soyons prédestinés dans l'avenir. Il constate l'évolution, sans pouvoir l'expliquer, et, en sa qualité d'être le plus complexe de la terre, il s'efforce de réagir sur l'évolution de ce qui est plus simple et sur les causes plus simples de sa propre complexion.

Nous ne nierons point l'effet de la conversion religieuse sur nombre de natures. Mais en disant trop on ne dit rien. Le « converti » est loin d'être à l'ordinaire transformé dans son caractère. D'aucuns même retombent. Il y a donc encore fort besoin de s'exercer humainement dans la lutte pour le bien. Nous répétons que les libres penseurs altruistes et hommes de bien offrent de grandes analogies avec les croyants altruistes et qu'entre eux une sympathie réciproque est indéniable, malgré les différences de conviction.

Les objections que je viens d'indiquer doivent donc tomber pour des hommes sincères et tolérants. Elles subsisteront par contre pour les fanatiques de l'intolérance dans tous les camps, pour les dogmaticiens, pour tous ceux qui s'entêtent à confondre la morale avec la foi et à déclarer que toute action morale venant de quelqu'un qui ne croit pas comme eux, ne peut être qu'une œuvre de Satan (diront les fanatiques croyants) ou qu'une œuvre d'hypocrisie piétiste (diront les fanatiques de l'athéisme, les théophobes, comme les appelait le Dr Delbrück).

Laissant donc au for intérieur de chacun et aux communautés religieuses ou antireligieuses la morale métaphysique ou hypothétique, nous trouvons un terrain d'action commune de tout homme qui veut le bien social dans la morale terrestre et humaine. Sa théorie n'est pas une

hypothèse. Elle s'appuie sur la nature humaine, sur ses besoins de sympathie, d'amour, de soutien et de solidarité, sur la nature psychologique de nos sentiments, de notre savoir, de notre volonté. Elle doit concorder avec une saine hygiène du cerveau et du reste du corps. Il ne peut, ni ne doit exister de contradiction entre l'hygiène et la vraie morale naturelle. La maladie affaiblit le sens moral. La psychiatrie nous enseigne qu'un altruisme maladif, exagéré ou ascétique retombe lourdement dans l'égoïsme. La morale humaine devra subordonner le bien de l'individu à celui de la société. Elle s'attachera à tirer tout le parti possible des facultés de l'enfant pour en faire, comme le dit le Dr Lietz, à Haubinda : « Un homme de caractère harmonique et indépendant, sain et fort de corps et d'âme, capable au point de vue technique, scientifique et artistique, pensant clairement et logiquement, chaud de sentiments, courageux et fort de volonté ». Ajoutons encore : « simple et honnête dans ses goûts, attendant tout de lui-même et le moins possible des autres, toujours prêt à donner à la société beaucoup plus de son travail qu'il n'exige d'elle ».

Voilà la vraie morale. Ce n'est pas un recueil de dogmes. On ne l'apprend ni dans les livres, ni dans les leçons de religion, ni en dissertant étendu sur un canapé. Il faut la vivre par l'exemple du matin au soir de chaque jour de sa vie. Elle est la négation permanente de la paresse, de l'ignorance, de l'apathie, de l'aboulie et de l'égoïsme, sans être au fond le moins du monde une antithèse de ce dernier. En effet, celui qui dès le matin ne pense chaque jour qu'à travailler et à remplir des devoirs divers s'aguerrit, se fortifie et vit gaillardement d'une vie bien plus intense et bien plus satisfaite que celui qui ne pense qu'à se distraire, à s'amuser et à jouir artificiellement par les jeux, la boisson, les excès vénériens, les amusements systématiques, la bonne chère, la paresse et même les sports.

L'homme n'est pas la fourmi ou l'abeille. Si complètement adapté que soit l'altruisme de ces insectes sociaux,

il ne l'est qu'à chacune de leurs sociétés ou communautés. La situation de l'homme moderne sur le globe terrestre ne supporte plus ce socialisme de ruche ou de fourmière, qui était celui des tribus barbares ou de la féodalité. L'altruisme humain doit devenir universel et se préparer à cet avenir inéluctable.

En outre, la complexion et la diversité si grandes de l'âme humaine, la variété de ses sentiments, de ses connaissances, de son imagination plastique et de ses aspirations est telle, qu'elle ne peut être codifiée dans la camisole de force d'un collectivisme borné, semblable à celui des fourmis avec leur estomac social et leurs ouvrières asexuées. L'harmonie à établir peu à peu entre les besoins et les élans individuels, une saine sélection dans le sens altruiste, les besoins de travail et de lutte, la paix sociale, la solidarité et le progrès du vrai, est le grand problème social de l'avenir.

La lutte et le travail sont les conditions même de la vie. La lutte pour l'existence, chez tous les animaux et les plantes, est là pour l'attester. Tout plaisir veut être conquis pour être une jouissance pure, et, dès qu'on en a joui, il faut se remettre à l'œuvre, pour que la jouissance ne se change pas en déplaisir ou dégoût. Celui qui veut jouir pour jouir et néglige travail et devoirs sociaux devient blasé, dégoûté, malheureux, incapable et dépendant. Il dégénère, comme tous les parasites. L'histoire des peuples tombés dans la luxure ou l'inaction est là pour le prouver au plus aveugle.

En sortant de sa coquille pour s'aguerrir à toute œuvre sociale, on devient un être utile et on fait son propre bien et son propre bonheur en faisant ceux des autres. Au lieu de mettre son amour-propre à briller extérieurement par sa personne et à gagner beaucoup d'argent, qu'on le mette à s'aguerrir à tout travail, à faire le plus possible dans le moins de temps possible, à surmonter toutes les difficultés qui se dressent devant vous, à affronter le froid, le chaud, la pluie, la moquerie, le qu'en dira-t-on, les

préjugés à la mode et à parler en public (les femmes aussi) quand on n'en a pas l'habitude, à se joindre sans gêne à toutes les sociétés de toutes les classes, religions et nationalités possibles, sans se laisser influencer par les mauvais propos, ni par les menaces, ni par les railleries, — qu'on mette, dis-je, son amour-propre à toutes ces choses et à mille autres du même genre, alors on découvrira une source intarissable de force et de jouissance dans la difficulté vaincue, et, à condition de s'accorder le sommeil et la nourriture nécessaires, on fortifiera son corps, ses muscles et son cerveau, c'est-à-dire son âme. Qu'on apprenne même à écrire et à travailler en chemin de fer, à dormir partout, même sur une planche, en se fatigant et en s'entraînant, à se nourrir d'un morceau de pain et de fromage, à faire les travaux manuels les plus grossiers ; on profitera grandement de tout cela. J'ai guéri une demoiselle de bonne famille, atteinte d'une grave maladie nerveuse, en lui faisant fossoyer la terre et arracher des pommes de terre chez un paysan ; actuellement elle est l'âme d'une grande œuvre philanthropique et l'on admire son travail et ses facultés. Autrefois, inactive et presque paralysée, elle se traînait à peine. On se plaint beaucoup de surmenage de nos jours, mais la plupart de nos citoyens s'énervent bien plus par l'alcool, les jeux et la paresse que par le surmenage.

Ah ! si notre absurde esclavage des préjugés de sexe, de classe, de religion, de politique, de formalisme, etc., ne maintenait pas les neuf dixièmes des forces vives mentales de notre peuple dans une activité conventionnelle de visites, de mesquineries, de terreur de l'effort et des maladies, d'amusements stériles et bêtes (je ne cite que les jeux de cartes, les tunes, les bastringues de toute sorte, le billard, les bavardages devant un verre ou dans la rue, les mains dans les poches, la fabrication de tant de suaves petites immondices, pour employer le terme de M. Philippe Godet, les mille riens dont nos filles et femmes font semblant de s'occuper, les pianos massacrés par des cerveaux.

dénués de sens musical, etc., etc.) — si ce n'était pas le cas, dis-je, quelle somme de force ne pourrions-nous pas consacrer à un travail social utile et désintéressé !

L'éducation des sentiments et de la volonté de notre peuple est à refaire. Voilà la tâche de la morale humaine, dont nous avons vu plus haut le mobile. Et qu'on me comprenne bien, car je vois déjà d'ici des gens me soupçonner de vouloir faire des sentences et de la « môme », alors que d'autres m'accuseront d'athéisme et d'irréligion. Ce ne sont pas des phrases ni du patois de Chanaan qu'il faut, mais une réaction énergique contre notre mollesse indolente ou geignante, contre nos beuveries abrutissantes, notre indifférence à la science, aux progrès techniques, à l'art, au travail mental en général.

Ce n'est pas par des sermons que je voudrais voir remplacer la chope, le jeu de cartes et la bastringue, mais par l'étude, l'effort, l'entreprise utile et désintéressée. Un peu d'américanisme, mais un américanisme désintéressé, nous fait besoin.

Qui viendra nous aider à travailler à ces réformes de l'éducation sociale ?



